Publication de la



Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois. . . . . 1 fr. 25

Six mois. 2 50

Un an . . . . 5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.

Six mois . . . . 5 »

Un an . . . . 10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, françaises ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

11e Numéro. — 22 Avril 1849.

MM. les Abonnés du journal LA POLOGNE *sont prévenus que les nouveaux abonnements de trimestre, de semestre ou d'année, courent à partir du 13e numéro.*

De la diplomatie européenne dans les principautés du Danube.

Les pays roumains, au milieu de la grande famille slave, formaient une barrière naturelle à l'influence russe sur les Slaves de Turquie. C'était un obstacle incommode; on a su le franchir en faisant occuper par les troupes russes la Moldavie et la Valachie. Restait à en expliquer les motifs à l'Europe étonnée. M. de Nesselrode, par sa circulaire du 19 décembre, a donc déclaré que le mouvement valaque n'était qu'un plagiat emprunté à la propagande démocratique et sociale de la France; que des émissaires de l'Europe occidentale voulaient persuader aux Roumains de fonder un État indépendant sous le nom de royaume daco-roumain; qu'en conséquence, S. M. Nicolas, par amour pour les Roumains, s'était décidé à y envoyer quelques troupes pour rétablir l'ordre.

Bien qu'il fût évident que les patriotes roumains ne sont pas des socialistes; bien que leur soumission à la Porte prouvât suffisamment que le projet d'un royaume daco-roumain n'était qu'une pure invention de M. de Nesselrode, sa circulaire, il paraît, a eu un plein succès près des cabinets de l'Occident; et l'Angleterre et la France, malgré les clauses formelles des traités conclus avec la Porte, ont trouvé l'explication de l'occupation des principautés très bien motivée.

Pour vaincre le soi-disant socialisme et les idées daco-roumaines, il a, dans le principe, suffi aux Russes de 12,000 hommes qui n'ont pas même eu besoin de brûler une amorce. Mais il paraît qu'en Valachie M. Proudhon a plus d'adeptes qu'en France; car les Russes peu à peu ont concentré chez les Roumains 97,200 hommes avec 180 bouches à feu. Pour le coup, l'idée daco-roumaine devrait être pulvérisée; S. M. Nicolas ne le pense pas, et malgré les protestations de la Porte, qu'on ne saurait, certes, accuser de socialisme, les Russes s'arrangent de manière à vivre longtemps encore aux frais des pauvres Roumains.

Les Hongrois s'étant permis de battre les Autrichiens, les Russes installés en Valachie entrent dans la Transylvanie pour aider un peu les kaïserlichs leurs amis. La Porte proteste contre la violation de sa neutralité; M. de Nesselrode est donc forcé encore une fois de recourir à sa plume éloquente pour expliquer à l'Europe les motifs du passage de ses troupes du territoire ottoman, déjà violé, sur le territoire hongrois, qu'elles violent également. Cette fois-ci c'est purement un sentiment d'humanité qui a décidé Nicolas à entrer en Autriche. Les cabinets de Londres et de Paris cette fois-ci encore ont trouvé l'argument irréfutable. Il bien naturel de permettre à l'Autriche de saccager l'Italie, elle en a le droit en vertu du traité de Vienne; c'est aussi tout simple de laisser violer le même traité par les Russes, en raison du noble but de Nicolas. Nous autres Slaves, nous sommes des ignorants, nous ne comprenons pas les finesses diplomatiques.

Enfin, le général Bem est assez mal appris pour se per-

mettre de battre Russes et Autrichiens; ceux-là acquièrent par cette conduite incivile le droit de violer encore le fameux traité de Vienne, en se réfugiant sur le sol ottoman pour s'y réorganiser. Pourtant, en 1831, lorsque les Polonais, pressés par les Russes, sont entrés en Galicie, l'Autriche a trouvé juste de les désarmer; elle trouve tout naturel aujourd'hui de se réfugier en armes en Turquie. Certes, la France et l'Angleterre n'y trouveront rien à redire; MM. de Nesselrode et Schwartzenberg-Stadion expliqueront leurs droits victorieusement. Mais si la Porte se lasse enfin de ces allées et venues sur son territoire, et qu'elle vienne brusquement à rompre avec la Russie, que feront la France et l'Angleterre?

On arrive, je crois, à comprendre que l'émancipation des nationalités opprimées conduit seule à une pacification vraiment européenne, et peut seule rendre praticable le système de non-intervention. Ceux qui, en Occident, craignent la guerre au point d'endurer, pour s'y soustraire, la honte et l'humiliation de leur pays, devraient bien se pénétrer de cette vérité, et comprendre qu'il faut encore rompre quelques lances pour gagner une paix durable. AUGUSTE S...

De l'effet produit sur le cabinet autrichien par les victoires des Hongrois.

Le profond découragement où les victoires des Hongrois ont jeté la camarilla d'Olmütz se trahit dans toutes les ordonnances qui émanent du cabinet. Ses incroyables succès en Italie ne peuvent contre-balancer l'épouvante que lui apportent ses déroutes de Hongrie. Ce n'était pas assez de la complète déconfiture du général Skariatin en Transylvanie, et de sa retraite précipitée sur Bukarest. Il a fallu que plus de 20,000 Autrichiens avec 50 pièces de canon suivissent leurs auxiliaires vaincus sur le sol de la Valachie. Là ils n'ont plus d'autre protection que celle du drapeau moscovite du général russe Lüders, qui montre, quoi qu'on dise, peu d'ardeur à les reconduire chez eux. Il paraît que le tsar n'aurait pas un bien vif désir de venger l'affront fait à ses armes sur les bords de l'Aluta. L'intervention en faveur des Habsbourg est généralement contraire au vœu des Russes qui ont, eux aussi, l'Autriche en horreur, et qui sympathiseraient plutôt avec les Slaves. La désertion des officiers russes qui cherchent à passer dans le camp de Bem devient de plus en plus inquiétante pour le tsar. Il éloignerait donc volontiers son armée de ce voisinage compromettant, pour l'envoyer par-delà les Balkans bulgares, passer un féerique printemps sur les rives moins dangereuses du Bosphore.

Ainsi menacé d'abandon, le cabinet de Vienne fait tous ses efforts pour regagner l'amitié des Slaves, dont la rancune lui vaut toutes ses défaites. Il se donne l'air de disgracier le bombardeur de Prague, Windischgraëtz, de lui préférer l'ex-favori des Slaves, le ban Ielatchitj. Il va jusqu'à restituer partiellement aux provinces slaves tous les droits qui leur avaient été reconnus l'année dernière, et que la *charte-oukase* vient de leur enlever. Dans ce but, le ministère tâche d'attirer à Vienne les hommes les plus populaires des provinces pour les séduire, et pour improviser en hâte, de concert avec eux, des constitutions provinciales qui toutes contredisent plus ou moins la constitution octroyée. Ainsi, la nationalité slovaque vient d'être reconnue solennellement. Le poëte Kollar, le professeur Chtur et le commandant Zach, après avoir dîné à la table impériale, ont consenti à se rendre auprès des ministres, qui, sur leur demande, s'empressent d'accorder aux Slovaques la révocation des commissaires impériaux maghyars, installés chez eux par Windischgraëtz, la réintégration du slovaque à la place du maghyar comme langue administrative, et une organisation intérieure tout à fait indigène, avec l'assurance même d'une diète nationale slovaque.

Les mêmes moyens de séduction sont essayés vis-à-vis des Tchekhs. Le cabinet a invité à Vienne tous les hommes importants de la Bohême. Mais un fait significatif est que presque pas un d'entre eux n'a répondu à l'appel. Quant au peuple, son cri ordinaire dans toutes les *besedas* est : *A bas la charte octroyée!* On fait dans les rues de Prague des promenades aux flambeaux, en chantant *la Marseillaise* française, traduite en bohême, et le fameux chant des Slaves : *Ieszcze Polska nie zginela.*

C'est surtout en faveur des Iugo-Slaves que le cabinet se montre avide de démentir ses déclarations. Tout ce que la charte octroyée leur refusait hier encore si durement leur est offert aujourd'hui avec le plus étrange empressement. Les stipulations de la diète croate de l'année dernière, jusqu'à présent privées de la sanction du trône, sont humblement confirmées. Toutes les demandes faites par le vénérable patriarche Raïatchitj, pour la voïevodie, sont reconnues légitimes. Windischgraëtz est allé jusqu'à désavouer Rukavina, jusqu'à ratifier l'expulsion de tous les employés allemands du pays, et à laisser remplacer, sur les monuments publics, les couleurs noire et jaune par les couleurs nationales serbes. Ces concessions, venues un peu tard, ne trompent point les Slaves du Danube, qui continuent de se tenir vis-à-vis de l'Autriche dans une attitude de défiance et de menace. Dernièrement, quatre bataillons serbes, à leur arrivée dans le camp du général Todorovitj, sommés de prêter serment au drapeau impérial, s'y sont refusés avec tant d'énergie, qu'il a fallu se contenter de leur promesse de suivre le drapeau de leur nationalité.

On espère par ces complaisances forcées ramener les peuples auxquels la charte-oukase a enfin dessillé les yeux. Mais les Maghyars ont aussi chez ces peuples leur propagande, et ils les attirent par des promesses moins brillantes peut-être, mais certes moins suspectes que celles d'un cabinet tant de fois parjure. Bem a fait autographier et répandre les bulletins raisonnés de sa campagne. Dans ces bulletins, la belle armée qu'il commande est partout désignée sous le nom d'armée slavo-hongroise, et il ne

cesse de la montrer aux Slaves comme leur seul boulevard contre la Russie. C'est ce qu'il a surtout exprimé d'un ton de triomphe en fortifiant les deux défilés du Rothenthurm et de l'Aluta dominés par la grande et forte place de Kronstadt, qui est comme le Huningue de la Hongrie du côté de l'empire russe. Après avoir chassé les Russes de toutes ces gorges, appelées d'un nom slave qui signifie *vallée des tempêtes* (burzen-land), Bem s'est écrié : les Russes, j'espère, ne repasseront plus ici en ennemis, et cette vallée des ouragans politiques va devenir enfin pour l'Europe une vallée de repos et de lumière. L'occupation de ces défilés assure en effet à l'insurrection slavo-hongroise, si elle n'est pas trahie, de véritables Thermopyles contre toute invasion du côté de la Russie.

Nul doute que les Slaves ne doivent avoir leur nationalité garantie dans la réorganisation qui aura lieu de la Transylvanie et de ses annexes, sous les auspices d'une intelligence aussi droite que celle du général Bem. Ce qui doit nous le garantir, c'est la présence autour de ce général d'une légion polonaise de dix mille braves, sans compter un nombre peut-être égal de Galiciens qui suivent Dembinski. Une autre garantie, non moins sérieuse à nos yeux, est la réconciliation toute nationale des Roumains de Transylvanie avec leurs plus anciens, leurs plus mortels ennemis, les Szeklers. — Les Roumains sont amis dévoués des Serbes ; ce n'est pas contre d'aussi bons et d'aussi utiles voisins qu'ils voudraient tourner leurs armes. S'ils affluent en ce moment avec tant d'enthousiasme sous le drapeau du vainqueur des Russes, c'est parce que la lutte a cessé d'être une lutte de race, une lutte de Maghyar contre Slave, mais qu'elle est devenue une lutte de principes, une guerre d'émancipation à frais communs, devant laquelle viennent expirer toutes les antipathies de race.

Des conditions d'une entente durable entre les Polonais et les Maghyars.

Plusieurs articles de nos précédents numéros concernant l'attitude des Polonais vis-à-vis de l'Autriche dans la guerre de Hongrie, ont éveillé parmi les plus zélés représentants de la cause polonaise de nobles susceptibilités, qui nous paraissent trop bien fondées pour que nous n'y donnions pas une pleine satisfaction. Notre article notamment du 15 avril dernier, intitulé : *De l'alliance polono-maghyare*, leur a paru de nature à jeter un faux jour sur leurs véritables tendances. Au lieu de cet article, ils auraient préféré en voir un autre sur l'*alliance polono-slave*, alliance, suivant eux, beaucoup plus naturelle, beaucoup plus féconde que ne pourra jamais l'être celle de la Pologne avec les Maghyars ou avec tout autre peuple étranger.

Conformément à ce point de vue, que du reste nous partageons totalement, ils affirment qu'aucun traité secret ou non secret n'existe entre les Polonais et Kossuth.

Les Polonais, travaillant pour leur pays, tiennent autant à l'alliance des Slaves qu'à celle des Maghyars ; ils font leur devoir en embrassant à la fois la cause de ces deux vaillantes races contre l'Autriche ; mais il commettraient une faute en favorisant de leurs épées le malheureux conflit suscité par l'Autriche entre les Slaves et les Maghyars.

La charte-oukase a prouvé du reste aux Slaves que les Polonais étaient bien inspirés en leur conseillant la réconciliation avec les Maghyars et la méfiance contre les promesses autrichiennes.

Toutefois, il faut renoncer à pronostiquer l'avenir, c'est une tâche impossible pour le moment présent ; car jamais l'avenir n'a été moins accessible au raisonnement qu'aujourd'hui. On ne pourrait que lui faire tort en voulant le sonder. On ne saurait donc prévoir ce que feront les Galiciens et les Poznaniens. Ils ont acquis de l'expérience, et la tournure des événements dictera leur conduite.

Il y a vraiment quelque chose de providentiel dans les faits si extraordinaires, si imprévus, qui s'accomplissent autour de nous ; car ils ne sont le résultat d'aucune combinaison, ni l'effet d'aucune volonté précise et réfléchie : ils arrivent contrairement aux prévisions des plus habiles. Lors de la déplorable issue du dernier soulèvement de Vienne, quand l'armée maghyare fuyait sans avoir même tenté de secourir les Viennois, et que l'on annonçait la conquête de la Hongrie comme immanquable, pouvait-on prévoir que les Maghyars finiraient par être victorieux ?

Il faut rendre cette justice aux Polonais, qu'ils ont su dès-lors comprendre leur position. Les principaux représentants de la Pologne ont senti qu'ils devaient être médiateurs entre les Maghyars et les Slaves. On les accuse de semer partout la désunion et la guerre. Bien loin de là, ils n'ont cessé de prêcher aux Serbes et aux Maghyars l'union et la concorde. Et ceux-là même qui ont pris part à la lutte, poussés par leur humeur belliqueuse, par le désir de défendre la cause de l'indépendance, et par leur aversion pour le despotisme autrichien ; ceux-là encore, tout en se battant, n'ont cessé de conseiller, d'exiger que Maghyars, Slaves et Roumanes se réconciliassent : témoin la circulaire du général Dembinsky à ses compatriotes.

Ne nous lassons donc pas de le répéter, la condition absolue, inévitable d'une alliance sérieuse de la Hongrie avec la Pologne, c'est la réconciliation des Maghyars avec les Serbes et avec les Croates ; c'est l'affranchissement, non seulement civil, mais encore politique des Slaves, de tout joug étranger, et par conséquent aussi du joug maghyar. Sauf quelques individus isolés, que l'ambition séduit, jamais, on peut l'affirmer, la nation polonaise ne concourra sciemment à l'oppression de ses frères de race.

HONGRIE.

Correspondance particulière du journal la Pologne.

..... C'est avec une anxiété croissante que nous tous, Slaves de Hongrie, attendons la fin de cette guerre commencée dans notre intérêt, et que nos prétendus protecteurs font tourner aujourd'hui d'une façon si terrible contre nous. Le point que vous aviez tant désiré en France est obtenu : l'Autriche est chez nous détestée, et ce n'est plus que la terreur qui nous fait obéir. Dans toutes nos provinces le recrutement ne s'exécute plus qu'à l'aide des plus révoltantes barbaries. Des patrouilles envahissent le soir nos cafés et nos places publiques, et tout homme valide saisi dans ces sortes de razzias est déclaré de bonne prise par les capitaines recruteurs. Pour emmener ces recrues qui résistent, on les charge de chaînes ; on les fait escorter par des détachements qui ont ordre de tirer sur elles au premier mouvement qu'elles feraient pour s'évader. Ce mode de conscription, imité des Russes, et qu'on nous dit usité déjà depuis longtemps pour la Galicie, est aujourd'hui en pleine vigueur dans toute l'étendue de la monarchie. Vous comprenez que de leur côté les Maghyars, partout où se portent leurs incursions, se gardent bien de laisser, en se retirant, nos laboureurs près de leurs charrues. Nous sommes donc placés ici entre l'enclume et le marteau.

Depuis plus d'un mois, toutes les routes qui mènent de Zombor, de Betchkerek, de Karlovits à Pesth, sont couvertes de fuyards effarés, en haillons, blêmes comme des spectres, qui se traînent avec leurs femmes et leurs enfants, emportant les misérables débris de leur fortune. Tout le long de nos routes militaires, on ne voit que des villages en feu ou déjà incendiés. — Dans la *voïevodie serbe*, les Maghyars nous font véritablement une guerre de destruction. Depuis que le corps auxiliaire de la principauté de Serbie est retourné dans ses foyers, nos ennemis ont redoublé d'audace. En avant! s'écrient-ils, les Ratses de Turquie ne sont plus là. Ces forcenés envahissent nos villages dégarnis de troupes, et y commettent des horreurs. C'est principalement sur les enfants, espérance de l'avenir, qu'ils s'acharnent. Je vous citerai deux écoles communales qu'ils ont cernées, et où ils ont tué dans l'une cent, dans l'autre soixante-dix enfants...

Au lieu d'accourir à notre secours, le ban Ielatchity rappelle au contraire ses lieutenants de la Syrmie, de la Batchka et de la Slavonie ; il fait évacuer par Nugent la forte citadelle de Zombor, et il dégarnit de soldats nos provinces pour couvrir Pesth et Vienne de plus en plus menacées par les Hongrois. Notre unique espérance est dans nos frères de la Serbie, qui, nous en sommes sûrs, ne nous abandonneront pas sans défense aux barbares de la Theiss.. Vous devez penser que, dans un pareil état de choses, nous ne pouvons être que péniblement affectés, en lisant dans votre journal des expressions de joie sur les triomphes des Maghyars. Assurément ils ne se conduisent pas avec nous comme des hommes qui désirent notre alliance ; et le *journal slave de Paris* nous paraît être sous ce rapport dans une déplorable erreur.

Notre éloignement des lieux nous interdit de contredire absolument ce rapport de notre correspondant. Nous croyons néanmoins qu'il a le tort de généraliser des faits particuliers. Les atrocités qu'il mentionne sont d'horribles exceptions commises à l'insu des généraux maghyars. Elles émanent de ces volontaires vagabonds dont les troupes pillardes, décriées depuis longtemps sous le nom de *banderies*, n'appartiennent en rien à l'armée insurrectionnelle qui observe en ce moment sur son passage une si belle et si sévère discipline. Nous ne doutons nullement que s'ils surprenaient les *banderistes* commettant de pareils faits, Bem, Dembinski ou Georgey ne les fissent pendre sur place.

FAITS DIVERS.

Les Russes, si bien chassés de la Transylvanie par le général Bem, n'expriment pas le désir d'y rentrer. C'est en Turquie que le cabinet du tsar paraît vouloir prendre sa revanche. Pour cela il vient de nommer ambassadeur à Constantinople, à la place de Titoff, Seniavin, connu dans les Balkans par son zèle et son activité panslavistes.

— On écrit d'Autriche que le cabinet Schwartzenberg fait fortifier le Spielberg, et l'environne de canons, pour le mettre à l'abri d'un coup de main de la part des patriotes slaves, s'ils étaient tentés de venir briser les portes derrière lesquelles soupirent les prisonniers politiques des Habsbourgs.

— On dit le ministère autrichien en pleine dissolution. Stadion a déjà remis son portefeuille. Le prince Windischgraëtz a demandé sa retraite, et sera remplacé en Hongrie, non par Ielatchity, comme on l'avait pensé, mais par le général Welden. — L'armée impériale, forte de plus de 100,000 hommes, est toujours concentrée sous les murs de Pesth, dans la fameuse plaine de Rakosz, où doit, selon toute apparence, se décider le sort de l'empire autrichien.

— L'Autriche revêt de plus en plus la physionomie d'une *gubernie moscovite*. Elle inspire à la fois une terreur et un dégoût universels. Les envois à l'armée comme simples soldats de tous les personnages, même les plus respectables, du moment qu'ils sont suspects, n'ont rien de plus arbitraire ni de plus odieux que les condamnations russes à la Sibérie et au Caucase. Comme des moutons qu'on mène à la boucherie, ces bandes d'infortunés suivent sans armes leurs recruteurs armés jusqu'aux dents. Dernièrement à Prague, écrit un journal slave, des étudiants reconnurent, passant sur la grande route, plusieurs écrivains distingués, ex-rédacteurs de journaux polonais, parmi lesquels étaient Kaminski de Cracovie, Vincent Mazurkiewicz et Dobrzanski. Ils s'en vont servir de chair à canon à Vienne.

— Au siége de Komorn, qui vient d'être levé honteusement par les Impériaux, on a vu les Croates et les Italiens fraterniser ensemble, et tout un bataillon de ces derniers a même passé aux Maghyars. Les Serbes de la Voïevodie, de la Syrmie et du Banat tâchent maintenant de se réorganiser, toujours contre les Maghyars, mais en dehors de l'Autriche. En général tous les Slaves du Sud, désabusés par la *charte-oukase*, ne défendent plus que leur propre cause. C'est à Kossuth de se montrer aussi sage qu'il est hardi, et d'offrir aux Slaves, lassés de l'Autriche, des conditions qu'ils puissent accepter.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)